

Isabelle MASQUEREL : A benidor.

Isabelle MASQUEREL : "A benidor".

Dès la première leçon du séminaire que nous mettons à l'étude cette année, Lacan énonce « j'essaie d'introduire quelque chose qui va plus loin que "l'inconscient" ». Quelques semaines plus tard à Bruxelles¹, Lacan poursuit en refondant sa définition de l'inconscient : « L'inconscient ? Je propose de lui donner un autre corps [...] il y suffit des mots. Les mots font corps. Ça ne veut pas dire du tout qu'on y comprenne quoi que ce soit. C'est ça l'inconscient, on est guidé par des mots auxquels on ne comprend rien [...] Entre l'usage de signifiant et le poids de signification, la façon dont opère un signifiant, il y a un monde. C'est là notre pratique : c'est approcher comment les mots opèrent. » Dans la dernière leçon, comme Flavia Goian vient de le rappeler, Lacan nous dit qu'il en est « encore à interroger la psychanalyse sur la façon dont elle fonctionne. Comment se fait-il qu'elle tienne, qu'elle constitue une pratique qui est même quelque fois efficace ? ».

Enfin, toujours dans cette dernière leçon, il nous propose quelque chose de formidable, mais aussi de formidablement difficile, inventer : « Pourquoi, est-ce qu'on n'inventerait pas un signifiant nouveau ? [...] Un signifiant qui aurait comme le Réel aucune espèce de sens. On ne sait pas, ça serait peut-être fécond... » Il s'agirait donc de forger, de formuler un signifiant qui aurait, contrairement à l'usage qu'on en fait habituellement, un effet. Voici donc une proposition inédite tenter d'inventer quelque chose qui irait plus loin que l'usage habituel que nous faisons du signifiant. Mais pour pouvoir inventer, il faut des conditions préalables rendant possible cette invention, et certaines me paraissent en lien avec l'insistance de Lacan dans ce séminaire, à interpeller les analystes à propos de leur pratique quotidienne. Cette interpellation prend la forme de questions formulées d'une façon simple et assez directe dans plusieurs leçons et encore dans les dernières lignes de la dernière leçon : « Pourquoi tout s'engloutit-il dans la parenté la plus plate ? Pourquoi les gens, qui viennent nous parler en psychanalyse, ne nous parlent-ils que de ça ? »

À quoi aspire donc l'analysant quand il ressasse sa relation à Papa et Maman ? Sans doute y a-t-il là, l'expression d'une certaine forme d'exil, une aspiration à être enfin chez soi grâce au travail de la cure. Quand donc est-on chez soi ? C'est le sous-titre du livre que Barbara Cassin² a consacré récemment à la nostalgie. « Enracinement, déracinement voilà la nostalgie » écrit-elle. Elle y interroge avec la nostalgie, les rapports entre patrie, exil et langue maternelle, et mène une enquête philosophique à l'aide des figures d'Ulysse, Enée et Hannah Arendt. Je m'arrêterai pour aujourd'hui uniquement sur les propos d'Hannah Arendt qui évoque sa condition d'exilée et que nous rapporte B. Cassin : « L'Europe pré hitlérienne ? Je ne peux pas dire que je n'en ai aucune nostalgie. Ce qui en est resté ? Il en est resté la langue. » Hannah Arendt choisit de se définir, non par rapport à un pays ou un peuple, mais seulement par rapport à une langue, sa langue maternelle : « La langue maternelle est la seule chose qu'on puisse emporter de sa vieille patrie et je me suis toujours efforcée de conserver intacte et vivante cette chose irremplaçable ». C'est ainsi qu'elle veillera à conserver un accent allemand prononcé. « Il y a une différence incroyable » dit-elle « entre la langue maternelle et toute autre langue. Pour moi cet écart se résume de façon très simple : je connais par cœur en allemand un bon nombre de poèmes allemands ; ils sont au plus profond de ma mémoire [...] et il est bien impossible de pouvoir reproduire cela. » Dans cette belle évocation du pouvoir de la langue maternelle affleure la question de *lalangue* en un seul mot. Quand donc est-on chez soi ? La réponse que donne Hannah Arendt éclaire ainsi la texture de ce *Heim* auquel l'analysant aspire sans peut-être le savoir. Et si comme le dit Lacan, « le seul savoir reste le savoir des langues » alors le savoir insu est fait de la matérialité du signifiant, de sa littéralité. « Ce matériel c'est ce qui nous habite. »

« Au nom de quoi la psychanalyse oriente-t-elle les analysants vers leurs souvenirs d'enfance ? » Si Lacan revient avec insistance sur ce point à plusieurs reprises au cours du séminaire, c'est qu'il cherche à se faire entendre des analystes.

En effet, quelque chose tend à se répéter, presque indéfiniment. Il y aurait là une pratique du « tourner en rond » dont Lacan questionne l'efficacité, et dont les patients aussi peuvent se plaindre. C'est sans doute pour cela que Lacan nous enjoint à interroger l'usage que nous pouvons faire en psychanalyse des rapports de parenté. La parenté comporte dans les faits, nous dit-il, « une plus grande variété, une plus grande diversité [...] que ce que les analysants en disent. » Mais le constat Lacan ne s'arrête pas là me semble-t-il, car si l'analysant ressasse sa relation à ses parents c'est à la fois inévitable et indispensable puisque, en évoquant ses souvenirs d'enfance, ses rapports à ses proches parents, c'est de *lalangue* dont il est question. Ses proches lui ont appris *lalangue*. C'est pourquoi il s'avère nécessaire que l'analyste supporte et oriente l'analysant vers l'évocation précise et forcément réitérative de ses souvenirs. D'une part parce que l'analysant ne peut pas relever lui-même la singularité, dans la langue de son rapport à ses proches parents, (il faut pour cela qu'il s'apparente à un *pouôte*) et d'autre part parce qu'il s'agit « *de ferrer elle, lalangue* ». C'est-à-dire s'essayer à ce que j'ai appelé la pratique du *fishing*, en tentant d'attraper ce qui se donne à entendre dans lalangue du symptôme, puisque c'est quand même ça qui nous intéresse.

Autre point que je souhaitais souligner, il s'agit d'un court passage dans la leçon II, où Lacan fait allusion à la chaîne des générations : « La monture c'est quelque chose que j'ai désigné comme chaîne, chaîne des générations ». Monture versus armature, dans cette leçon II ces deux termes sont utilisés d'une façon consécutive rapprochée. Mais si armature dérive d'armure, monture, étymologiquement, a une dimension plus structurale. Pour l'hystérique, comme Lacan nous l'indique dans ce séminaire, son armature, ce qui la soutient, « c'est son amour pour le père. » Il est alors question pour Lacan, « de voir [...] comment ceci [*cette chaîne inconsciente*] à l'occasion fera trique à l'endroit de l'amour, de l'amour du père en question. » C'est une indication clinique sur laquelle Lacan n'insiste pas beaucoup, mais qu'il me semble important de ne pas négliger, d'abord en ce qui concerne les patients réellement orphelins de père, et puis, pour ceux qui vivent ou ont eu à vivre cette absence du père dans un contexte familial où la fonction paternelle est malmenée. Comment se servir cliniquement de cette absence dans la réalité du père si ce n'est en tentant de faire émerger l'hypothèse de ce père dans la chaîne des générations ? Cependant à ce stade de la leçon II la question resterait posée : « il y a peut-être quelque chose qui fait obstacle, très précisément tout est là : le fait que la chaîne, la chaîne inconsciente s'arrête aux rapports des parents – rapport de l'enfant aux parents – est oui ou non fondé ».

Voilà, me semble-t-il, quelques indications que Lacan donne aux analystes qui voudraient bien le suivre en ce mois de mai 1977, indications que j'ai lues comme des conditions nécessaires mais très certainement y en a-t-il d'autres, pour qu'il soit possible alors de s'essayer à l'invention qu'il appelle de ses vœux, celle d'un signifiant nouveau. Mais Lacan le souligne dans cette dernière leçon du 17 mai : « ça n'est pas qu'on n'essaye pas. C'est même en ça que consiste le mot d'esprit, ça consiste à se servir d'un mot pour un autre usage que celui pour lequel il est fait. » Et c'est dans le chiffonnage d'un mot, Lacan rappelle l'exemple de *famillionnaire*, « que réside son effet opératoire. » L'interprétation analytique, celle qui fera des vagues et qui obtiendra avec un peu de chance un effet réel sur le symptôme, sera celle qui comme le mot d'esprit, fonctionne à partir de l'équivalence du son et du sens, afin de faire valoir un autre sens. Sidération et lumière a-t-on rappelé tout à l'heure.

Mais, l'invention d'un signifiant nouveau qui n'aurait aucune espèce de sens, irait-elle encore au-delà ? S'il est certain comme le dit Lacan « que tout ceci a un caractère d'extrême », comment pourrions-nous forcer les choses, demande-t-il, « assez pour faire l'épreuve de ce que ça donnerait, de forger un signifiant qui serait autre ? » Faire cette épreuve de ce que ça donnerait, je m'y suis essayée, d'où le titre de mon intervention A benidor, que j'ai extrait du texte du *Premier Homme*³ de Camus. Alors c'est assez étonnant parce que hier soir Monsieur Tyszler évoquait le dernier livre de Benjamin Stora à propos de son enfance à Constantine, et ce matin j'invite Camus à ce colloque. C'est aussi une façon pour moi de faire écho à cet important colloque sur les identités organisé par notre Association en juin dernier.

Fréquemment desservi par l'apparente simplicité de son écriture, celui qu'un pamphlétaire a qualifié de philosophe pour les classes terminales, Camus est l'homme des paradoxes et des malentendus et fait régulièrement l'objet de tentatives de récupérations médiatiques et identitaires plus ou moins douteuses. Quoi qu'il en soit, son œuvre demeure d'actualité et continue de susciter l'intérêt. En témoignent notamment, les nombreux écrivains algériens qui ont entretenu ou entretiennent encore un dialogue, une dispute, avec son œuvre, (Kateb Yacine et Yasmina Khadra notamment). Dernier en date, Kamel Daoud a publié il y a quelques mois un fascinant *Meursault contre-enquête*⁴ dans lequel il donne la parole au frère de celui qui est assassiné dans *L'Étranger*. Dans un tout autre style, le rappeur Abd Al Malik a proposé en 2013 à Paris, un spectacle conçu à partir d'extraits de textes de Camus et dans lequel il en appelait à une France plurielle et un humanisme sans frontière. Abd Al Malik se découvre des traits communs avec Camus, comme lui dit-il, « il a été élevé par une mère seule dans une cité. »

Camus luttait très probablement pour ne pas se laisser enfermer dans une clôture identitaire, celle propre au groupe

humain et à l'endroit qui l'a vu naître, c'est-à-dire l'Algérie coloniale. Et aujourd'hui encore, me semble-t-il, et c'est en cela que cela nous concerne, ce discours colonial-là, n'en finit pas de ne pas s'éteindre, que l'on soit d'un côté ou de l'autre de la méditerranée. Si dans ses écrits philosophiques et politiques Camus a plusieurs fois dénoncé les violences faites aux algériens et condamné la terreur, dans son œuvre romanesque, le peuple algérien est invisible, seuls quelques figurants y apparaissent, et ce n'est qu'à de très rares occasions qu'il a pu donner un prénom et un corps à ceux qui vivent de l'autre côté, à l'extérieur de la ville blanche.

Dans l'œuvre de Camus, la place du *Premier Homme* est singulière, celle du dernier roman interrompu par la mort de l'auteur. Le *Premier Homme* tel qu'il nous est parvenu, est clairement autobiographique. Le manuscrit publié en 1994, est un premier jet, très peu remanié, la dimension autobiographique y est peu voilée, ce qui participe de l'intérêt que j'ai pu trouver au texte, mais rien ne permet d'affirmer que ce roman une fois terminé, aurait conservé ce caractère-là. Camus n'a pas rencontré la psychanalyse, il écrit un roman à partir de ses souvenirs d'enfance et c'est « une toute autre affaire » nous rappelle Lacan dans cette dernière leçon de *L'insu*. Mais je me suis appuyée sur deux extraits du texte du *Premier Homme* qui m'ont été utiles pour faire des liens avec ce que je pouvais lire dans ce séminaire. L'histoire du *Premier homme* est relativement banale, celle d'un enfant d'un quartier populaire d'Alger, orphelin de père, rien d'exceptionnel donc, ce qui l'est davantage c'est que c'est Camus qui l'écrit, avec tout son talent. Quand Camus meurt en janvier 1960, il n'a complètement rédigé que la première partie de son roman, celle consacrée à l'enfance, et qui s'intitule : *À la recherche du père*. C'est en effet cette recherche de son père, qui sera déterminante pour Jacques, 40 ans, personnage principal du roman. Dans les notes publiées qui accompagnent le manuscrit du *Premier Homme* Camus écrit : « Il retrouve l'enfance et non le père. » Jacques, issu d'un quartier populaire, est un enfant de la République qui a réussi socialement grâce à l'école. Il a quitté son milieu, changé de monde, il vit en métropole où, d'ailleurs, il éprouve parfois que ce qu'on n'aime pas en lui c'est « l'algérien ». Il revient régulièrement à Alger rendre visite à sa mère. Nous sommes à la fin des années cinquante. « C'était un homme » écrit Camus, qui « portait en lui une enfance dont il n'avait jamais guéri. » Jusque-là Jacques, « obscur à lui-même » comme s'exprime Camus, « avait couru le monde, ses jours avaient été remplis à craquer [...] il avait voulu échapper au pays sans nom, à la foule et à une famille sans nom... » Il avait donc fuit la pauvreté « qui fait des êtres sans nom et sans passé. » Le projet du *Premier Homme* écrit Camus dans ses notes de travail, c'est ainsi « d'arracher cette famille pauvre au destin des pauvres qui est de disparaître de l'histoire sans laisser de trace et ce devrait être en même temps, l'histoire de la fin d'un monde. » Le père de Jacques, est mort en France, au cours de la Première Guerre mondiale, très peu de temps après la naissance de son fils. Celui-ci n'a jamais cherché à en savoir plus sur son père : « Je ne me suis jamais préoccupé de ça! » confie-t-il à un ami. C'est à la demande répétée de sa mère que Jacques se rend enfin sur la tombe de son père, mais cela n'a « aucun sens » pour lui, puisque il ignore « à peu près tout ce qu'avait été son père » et que, de plus, « il a horreur des démarches conventionnelles. » Le personnage de Jacques montre ainsi, me semble-t-il, de nombreux traits évoquant notre modernité. Jacques sera cependant touché de constater que l'homme enterré là, et qui avait été son père, était beaucoup plus jeune que lui. Et c'est peut-être pour cela qu'il décide pour la première fois de se renseigner. Cela sera difficile, dans une famille où on parle peu, son père lui-même orphelin n'avait pas de famille. Il n'y a que sa mère, avec qui dialoguer n'est pas si facile, puisqu'elle est à demi-sourde et très silencieuse. Elle n'a d'ailleurs que très peu de souvenirs de cet homme, mort il y a longtemps, et qu'elle a peu côtoyé en définitive. La recherche ne donne rien, Jacques interroge sa mère sans succès. La parenté plate se dérobe. Mais quelque chose est en route pour Jacques qui poursuit sa recherche. C'est cette recherche qui s'avère importante, davantage que son résultat. Jacques se rend dans le village où il est né et y recueille le témoignage d'un petit fermier et d'un vieux médecin qui n'ont que très peu d'informations concernant le bref passage de la famille de Jacques dans ce village. Mais ils évoqueront pour Jacques l'histoire de ce village, l'arrivée dans cet endroit de migrants européens pauvres dès 1848.

« Où était son père en tout ceci ? Nulle part » écrit Camus. Pourtant, après un moment d'angoisse dans l'avion qui le ramène en ville, Jacques va pouvoir « mettre de l'ordre dans les renseignements qu'il a recueilli. » Et Jacques « voit » son père. Le génie de Camus est de saisir par l'écriture cet instant où un homme a la faculté de « voir » son père, dont il ne connaît rien, « même pas la taille. » Jacques peut maintenant l'imaginer, sans qu'il y ait la nécessité d'un recours à un imaginaire spéculaire. Son père, il peut se le figurer désormais comme appartenant à cette communauté, celle des petits colons de l'intérieur et il peut alors consentir à se considérer lui-même comme venant de ce même groupe social. De nouveaux signifiants sont donc mis en fonction et qui vont permettre qu'enfin quelque chose du symptôme de Jacques cède. Ceci va faciliter pour lui, un nouvel accès à son enfance, mais aussi, ce qui a toute son importance, l'opportunité d'un autre rapport au monde, l'accès à l'altérité pourrait-on dire : Jacques, écrit Camus « se met à envisager qu'il devait apprendre à naître aux autres, aux femmes comme à tous les hommes nés dans ce pays... »

Camus évoquant ce travail d'écriture dans sa correspondance écrit : « Je n'ai jamais travaillé dans une telle épaisseur de matière et cet après-midi, j'ai eu l'impression fugitive que mes personnages prenaient cette épaisseur et que pour la première fois depuis vingt ans que je cherche et je travaille, je débouchais enfin sur la vérité de l'art [...] Une

vérité qui n'apparaît que le temps d'un éclair fugitif. » Camus déjà prix Nobel, a cependant « le sentiment de commencer véritablement son œuvre avec ce livre. »

Que se passe-t-il de nouveau avec l'écriture de ce roman ? Celui qui a pu écrire que « mal nommer les choses c'est ajouter au malheur du monde » semble se rapprocher de ce à quoi il aspire : nommer le monde de son enfance. Et, ainsi à l'instar des aspirations de l'analysant, être enfin un peu chez lui, et non plus en exil, étranger ou obscur à lui-même. Le style du *Premier Homme* est d'ailleurs à l'opposé de celui de *L'Étranger*, de très longues phrases d'une demi-page ne sont pas rares et le propos souvent poétique, parfois lyrique. Camus restitue au plus près la vie pauvre et heureuse de Jacques enfant, les places du quartier, les jeux avec les copains, le maître d'école primaire passeur vers un autre monde, la passion de l'enfant, pour le soleil et la mer. Camus ressuscite les appellations et les goûts des plats et la saveur la langue populaire de son quartier rendant l'évocation du corps vivant, du pulsionnel, aisément repérable.

Dans le nœud borroméen à quatre, l'accès au Réel ne peut se faire que par le biais de l'Imaginaire du corps : « Le Réel serait suspendu tout spécialement au corps. » (Leçon du 18 janvier 1977). Lacan pose la question à partir de la spécificité de la fonction parlante propre à l'homme de l'ouverture du nœud et de la possibilité que l'Imaginaire puisse se continuer dans le Réel. Quelle serait alors l'action de *lalangue* ?

Une deuxième séquence du *Premier homme* peut nous en donner une indication. Jacques adulte sur un bateau, traverse la méditerranée en direction d'Alger, il fait chaud c'est le début de l'après-midi, l'heure de la sieste. « A benidor... pensait-il avec rancune, c'était l'expression bizarre de sa grand-mère quand il était enfant à Alger et qu'elle l'obligeait à l'accompagner dans sa sieste. » *A benidor...* fait surgir pour Jacques adulte quantité de souvenirs et d'éprouvés corporels : la fureur, l'ennui, la vision et l'odeur de la chair âgée de sa grand-mère dont il partage le lit pour la sieste. « "A benidor !" disait-elle quand venait le moment de se rendre dans la chambre. » La grand-mère maternelle de Jacques est la figure tutélaire de son enfance : « plus que tout autre elle avait dominé son enfance » pratiquant à l'occasion les châtiments corporels. Élevée dans une ferme par des parents mahonnais « ignorante et obstinée, elle n'avait jamais connu la résignation. » « *A benidor !* » répétait la grand-mère, et « la fureur prenait l'enfant en l'entendant. Mais ses protestations n'y faisaient rien. La grand-mère qui avait élevé neuf enfants dans le bled avait ses idées sur l'éducation. L'enfant était poussé d'un seul coup dans la chambre. » Elle se couchait près de lui « Allez ! répétait-elle "A benidor"... et elle s'endormait très vite pendant que l'enfant les yeux ouverts, bien réveillé suivait les va et vient des mouches infatigables. »

Ce que j'ai trouvé de particulièrement remarquable ici, au regard des questions qui nous intéressent en cette fin de séminaire, c'est comment Camus restitue l'expression, *A benidor*, sans jamais essayer de lui donner un sens. Camus, comme Jacques enfant, ne donne aucun sens à cette expression, il conserve cet effet de trou ressenti par l'enfant : c'était une « expression bizarre. » *A benidor*, comme le dit Lacan, « les mots entrent dans la tête de l'enfant. *A benidor* sonne aussi pour l'enfant, comme une séquence littérale hors sens. Il n'y a d'ailleurs aucune précision dans le texte relative à la musicalité, à la façon dont la grand-mère prononce *A benidor*. Mais il y a cet effet de trou, qui est d'ailleurs redoublé par l'écriture. Camus ne cherche ni à expliciter, ni à trouver les équivoques éventuelles dans la langue française, ni même à donner une indication de l'origine possible de l'expression. Camus écrivain, a ferré ici un bout de sa *lalangue*, celle qu'il a apprise avec ses proches. *A benidor* est un reste un peu énigmatique des paroles de ceux de cette famille ou de ce groupe social, de ceux qui se sont exprimés avant Jacques.

À mon sens, l'invention, la trouvaille pour l'écrivain est là, il a crocheté cette expression, et la restitue telle quelle en lui conservant son effet de trou. Et il me semble que l'on peut avancer que ce n'est pas tout à fait le même dispositif que dans un mot d'esprit, puisqu'il n'y a pas l'éclair du surgissement d'un nouveau sens. Et il a aussi fallu, me semble-t-il, un certain nombre de conditions propices à cette invention de Camus. Celles-ci ont été certainement facilitées pour le personnage que Camus met en scène, par la recherche du père. C'est une séquence qui débute par l'arrivée de nouveaux signifiants, mettant en jeu un imaginaire hors spéculaire et qui aboutit à l'émergence fugace d'un signifiant d'un type nouveau qui n'a aucune espèce de sens au moins l'espace d'un instant. Ce que Camus souligne délicatement dans son texte, sans insister de trop. *A benidor* scandé pour Jacques les souvenirs de ses après-midi d'enfant. *A benidor* structure aussi l'écriture du début du chapitre que Camus intitule *Jeux de l'enfant*. Camus restitue alors pour le lecteur des instants incarnés de l'enfance de Jacques, l'ennui de la sieste mais aussi le plaisir d'y échapper enfin pour pouvoir courir les rues sous le soleil. *A benidor*, le sens reste suspendu l'espace d'un instant comme pour permettre l'arrivée d'un nouveau matériel signifiant. Dans la suite du chapitre, *A benidor* est répété plusieurs fois et à chaque fois Camus écrit trois points de suspension soulignant l'instant de la coupure dans la signification avant l'évocation de nouveaux instants de l'enfance de Jacques. Camus nous donne une graphie de cette expression qui comporte une césure, ce n'est pas ou plus peut-être *abenidor*, mais *A*, espace benidor. Ce qui en fait une forme compatible avec la langue française, réintroduisant déjà aussi, du sens, évoquant l'idée d'un lieu, ou d'un moment particulier. « Nous

restons collés toujours au sens » (leçon XII) nous dit Lacan.

Ce signifiant nouveau éphémère, est-il possible alors de le considérer comme un bout de *lalangue* ? Comme une sorte d'extraction d'un morceau de cette chaîne phonématique ininterrompue ? Et avec quel effet ? Camus écrit ses souvenirs, ce n'est pas de l'analyse, pas de situation transférentielle, pas d'apparemment à un *pouâte*. C'est pourquoi se risquer à chercher à entendre ce qui se dit du symptôme à partir de ce petit bout de *lalangue* reste un forçage. Quelques pistes cependant :

- *A benidor* renverrait à une autre composante de l'identité de Jacques/Camus, composante plutôt cachée jusque-là, non mise en valeur en tout cas. Camus écrit en notes annexes à propos de son personnage : « Son côté espagnol : sobriété et sensualité ; énergie et nada. » Si Camus a pu écrire dans ses carnets qu'il avait fait de la langue française, celle qu'il a appris à l'école, sa patrie, peut-être y avait-il quand même pour lui, une forme d'exil au regard du parler populaire de son quartier d'une part, et au regard du parler propre à son groupe familial d'autre part. Aussi peut-on faire l'hypothèse ici, qu'il trouve ce plaisir d'écrire, ce rapport renouvelé à la langue de son enfance.

A benidor... c'est le signe aussi qu'il est temps de se protéger de la violence du soleil de 14 heures, qui est « l'heure de l'enfer » comme l'écrit Kamel Daoud, l'heure du meurtre dans *L'Étranger*. Et là, cela pourrait laisser entendre un peu comment cette *lalangue* et son rapport à l'objet indique ici la question de la mort et sans doute du sexuel. Soleil et ombre. Le soleil chez Camus est bien souvent implacable.

A benidor... résonne encore pour Jacques adulte, qui peu à peu, est devenu sensible au plaisir de la sieste, il n'est plus autant aux prises avec la jouissance et le dégoût que ces moments de repos forcés suscitaient chez lui enfant. « Depuis peu seulement, depuis qu'il souffrait d'insomnies, il pouvait dormir une demi-heure dans la journée et se réveiller dispos et alerte. *A benidor...* » La résignation n'est pas de mise. Alors il cherche, amusé, dans sa cabine de bateau, le bourdonnement absent des mouches de son enfance.

Discussion

Esther Tellermand — Merci beaucoup Isabelle Masquerel, de la manière dont vous avez, à travers cette écriture romanesque de Camus, repris cette éventualité d'un nouage entre dans le fond les souvenirs, ce qui émergerait des souvenirs dans l'écriture romanesque, et ce qui serait proprement de l'émergence, donc du poétique, c'est-à-dire du tissu de la langue. Donc, je trouve que c'est une très belle, très jolie illustration, je dirais, de ce travail, enfin de cette relation que Lacan fait entre *lalangue* et, les souvenirs et la mémoire. Bon, voilà, quant à Camus, j'espère qu'il est encore lu. Je ne sais pas dans la situation qui est la nôtre aujourd'hui, au fond, qu'est-ce que ce serait d'apporter, pour revenir sur ces questions politiques, dans le fond qu'est-ce que ça voudrait dire, est-ce qu'on pourrait apporter un signifiant nouveau, qui fasse effet en dehors de nos cures, par exemple, avec les jeunes, peut-être vous enseignez je ne sais pas, donc avec les jeunes avec qui on travaille, qu'on enseigne, qu'est-ce que ça voudrait dire ? Est-ce que Camus est encore lu, qu'est-ce que c'est que ces passages à l'acte ?... Je ne sais pas pourquoi j'associe à propos de cela et de Camus, parce que probablement, c'est toute la relation à la guerre d'Algérie, au colonialisme, à tout ce qui a été, puisque on parlait de Stora, tout ce qui a été refoulé dans notre histoire et qui surgit comme ça actuellement sous les formes de passage à l'acte. Donc, je ne sais pas pourquoi j'associe là-dessus, mais je me demande quel signifiant on pourrait apporter à cette jeunesse qui aurait une certaine efficience.

Isabelle Masquerel — Alors, je ne sais pas si je peux répondre à cette question. Il m'a semblé quand même, que le trajet d'écriture que fait Camus de *L'Étranger* au *Premier Homme*, vous parliez de passage à l'acte, nous laisse entendre... Enfin, il m'a semblé que peut-être pouvoir arriver à être plus proche aussi de la mise en fonction de ce Symbolique, puis de l'Imaginaire ainsi qu'à l'émergence d'un bout de *lalangue*, permettrait si ça avait été un patient peut-être, de faire jouer les questions de l'identité d'une façon un peu moins clôturée. Là, c'est peut-être parce que ça a à voir avec une immigration espagnole d'un côté, mais, je trouve que c'est toujours intéressant avec les patients de pouvoir questionner d'où ils viennent, même si, parce que souvent, par rapport aux jeunes que je peux recevoir dans un centre de santé, souvent il n'y a pas tellement d'éléments. Mais, essayer d'attraper quand même quelque chose de..., eh bien, il y a bien eu une chaîne des générations, il y a bien eu quelque chose ! Voilà. Et que c'est souvent un progrès, parce que souvent ça ne les intéresse pas du tout, ils sont un peu comme le personnage de *L'Étranger*, de Meursault. Après je n'enseigne pas, donc, voilà...

Jean-Luc Cacciali — Merci beaucoup Isabelle. À propos d'un signifiant, comme « *A benidor* », –qui est une séquence littérale hors sens on va dire, en tout cas ce qu'il semble pour Camus. Récemment, Charles Melman disait que « le

patronyme est un signifiant particulier, qui a la particularité d'être une séquence littérale qui n'a pas de sens. » Donc, on peut, alors évidemment il ne s'agit pas là de patronyme mais on peut quand même se poser du coup la question du nom propre, au sens de l'effet que cela a eu pour Jacques Camus.

I. Masquerel — Je ne m'étais pas posée cette question, mais, ce qui m'a intéressée c'est à la fois ce côté fugace, parce que bien sûr les significations peuvent venir, vous pouvez faire plein de césures dans *A benidor*, comme dans un nom propre en fait...

Jean-Luc Cacciali — Exactement.

I. Masquerel — ... mais avec les effets que ça peut avoir qui peuvent être ravageants !

J.-L. Cacciali — Mais ça a des effets ravageants parce que habituellement ça n'est pas le cas, parce que habituellement il n'a pas de sens, donc ça en a quand justement on peut lui donner un sens, un sens même trop évident. Là, ce qui est intéressant, c'est que vous avez très bien noté que Camus ne se préoccupe pas du sens.

I. Masquerel — C'est pour ça que je me demandais... enfin, il essaie de ne pas s'en préoccuper, c'est pour ça que je me suis demandé, est-ce que ça pourrait être ça une invention ? C'est une première question que je me suis posée. Et malgré tout, il y en a quand même un peu, très vite. Voilà. Et en même temps, pour lui, il n'utilise pas le mot absurde, ça n'a pas les mêmes conséquences que dans d'autres romans où cette question de l'absurde ... puis on ne sait pas où on va. Ici c'est juste du hors sens, je trouvais intéressant aussi cette distinction-là.

J.-L. Cacciali — Tout à fait. C'est comme si une simple séquence littérale, qui n'a pas de sens, n'en n'a pas pour autant... peut avoir pour autant beaucoup d'effet.

I. Masquerel — Oui, ce n'est pas n'importe laquelle cette séquence littérale.

Jean Brini — Oui, Isabelle je voulais juste te faire part de deux choses presque évidentes, qui me sont venues en t'écoutant. Je ne sais pas si c'est une question, mais *poordjeli*⁵ et *A benidor*, ça se ressemble beaucoup, mais, ça n'a rien à voir. Il y a aussi cette notion de construction, euh, de nom secret, de quelque chose qui serait comme un nom secret pour le sujet, mais ça fonctionne de façon très différente. Et deuxièmement, je trouve que ce que tu racontes illustre quelque chose, qui, là encore semble n'avoir rien à voir, mais, c'est la proposition de Lacan qui dit que l'interprétation ça sert à faire des vagues, et *A benidor* surgit, dans ce que tu nous décris, un peu comme une interprétation, mais, venue de nulle part, qui surgit. Et ce serait peut-être là qu'on pourrait distinguer une invention d'une construction.

I. Masquerel — Alors je ne sais pas si cela surgit de nulle part, je ne sais pas combien de temps il a mis pour écrire cela. En tout cas c'est une invention, je pense. Et ce qui m'a intéressée aussi c'est qu'il ne joue pas du côté de l'équivoque, mais je veux dire, on pourrait s'en servir aussi comme ça.

J. Brini — Tout à fait, mais c'est très intéressant que tu mentionnes que faire des vagues, en l'occurrence c'est des vagues de surgissement de l'Imaginaire.

I. Masquerel — Oui, ou de nouveaux signifiants, voilà. Et du coup ce qui m'a intéressée, c'est que ça fait des vagues, mais il n'y a pas forcément besoin de cette équivoque du sens, d'en laisser tomber un. Enfin c'est une tentative parce que Camus n'est pas là pour en parler.

Transcription Isabelle Masquerel ; relecture Monique de Lagontrie

Notes

¹ Jacques Lacan, « Notes sur l'intervention à Bruxelles », *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Publication hors commerce, 2014, p. 139.

² Barbara Cassin, *La nostalgie*, Autrement, 2013.

³ Albert Camus, *Le Premier Homme*, Gallimard, 1994.

⁴ Kamel Daoud, *Meursault contre-enquête*, Actes Sud, 2014.

⁵ Jacques Lacan, « Sur le nom propre. Séance du 27 janvier 1965 » Serge Leclaire in *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*, 1964-1965, A.L.I, Publication hors commerce.